

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'histoire, un axe de signification

Lise Noël

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, L. (1983). L'histoire, un axe de signification. *Liberté*, 25(3), 7–13.

LISE NOËL

L'HISTOIRE, UN AXE DE SIGNIFICATION

Pour avoir eu, pendant quelques siècles, plus le souci d'enregistrer que celui de comprendre, et pour n'avoir disposé souvent que de moyens de recherche et d'analyse fort rudimentaires, l'histoire n'en révèle pas moins par sa longue existence même, la profonde préoccupation de l'être humain à la fois de laisser des traces et d'en garder le souvenir.

Longtemps avant que les sciences sociales ne la contraignent, au tournant du siècle, à se redéfinir en fonction d'elles au lieu des deux cultures qu'avaient été les humanités et les sciences, l'histoire avait déjà donné des preuves séculaires du raffinement progressif de sa méthodologie en puisant, entre autres, dans la nouvelle critique biblique et dans la philologie classique: bien qu'opposé à l'esprit de géométrie, l'esprit de finesse n'en avait pas pour autant été dépourvu de rigueur. Mais, aiguisé par le dépistage chronologique d'événements particuliers, il avait été surtout appliqué à des sujets d'ordre politique dans lesquels les historiens d'alors croyaient devoir départager le rôle des «grands hommes» en remontant l'échelle des causes jusqu'à leurs «origines».

Approche, en fait, très réductrice car la véritable originalité de l'histoire, et ce qui lui confère un caractère différent de celui des sciences sociales pour lesquelles elle devient un prérequis, c'est non seulement d'aborder à elle seule *tous les aspects des sociétés humaines*, mais de les aborder dans leur évolution, c'est-à-dire *dans le temps*.

PLUS QUE LE PASSÉ, LE TEMPS...

Bien que le problème philosophique demeure, du temps défini comme propriété des choses ou simple rapport entre les phénomènes, le sens que lui donne l'histoire est plus spécifiquement celui de dimension, soit d'axe de signification dans l'étude des sociétés.

Ainsi l'histoire permet-elle de comprendre le présent par le passé, lequel, pour en sembler parfois éloigné, ne l'influence pas moins: on ne peut espérer comprendre l'actuel uniquement par l'actuel. Elle aide aussi à mieux saisir le passé par le présent en opérant un rapprochement analogique des situations vécues car, pour reprendre Lucien Febvre, l'être humain ne se souvient pas tant du passé qu'il ne le reconstruit... Enfin, par la découverte qu'elle fait de ce qui n'a jamais été ou de ce qui a échoué, l'histoire introduit, en deçà de l'utopie, la conscience du virtuel, donc d'un futur possible.

Elle aborde les sociétés humaines dans la continuité du temps mais aussi dans ses ruptures. Elle les observe encore dans la perspective d'une courte, d'une moyenne et d'une longue durée ou, selon la formulation de Fernand Braudel, dans le temps individuel, dans le temps social et dans le temps géographique, soit celui de leur rapport avec le milieu. Quand, dans ce dernier cas, la période considérée est si étendue qu'elle semble devenir immobile, l'histoire rejoint presque l'anthropologie; les sociétés primitives ne sont-elles pas dites telles justement, comme le notait Lévi-Strauss, parce qu'elles s'efforcent de maintenir permanents les états premiers de leur développement, en rompant à

mesure la chaîne de changements qui se dispersent dans un devenir sans cesse identique au passé?

Aussi, le rôle spécifique de l'histoire est-il de signaler les rapports dynamiques entre le temps long et le temps plus court, et de repérer les variations de fréquence événementielle entre les époques. Ainsi à l'échelle préhistorique, les faits marquants de l'histoire récente risqueraient-ils de perdre leur signification; par contre, un individu du XVIII^e siècle qu'un déplacement soudain dans la société féodale du XIII^e dépayserait relativement peu, tolérerait pourtant fort mal la transplantation au cœur d'une ville industrielle, à peine cent ans plus tard.

Impossible donc d'échapper au temps. On ne peut appréhender les sociétés humaines dans toute leur complexité en dehors de cette dimension elle-même multiple: car si le temps est durée, il est encore diachronie, séquence, cycle, alternance ou fréquence.

Il n'est pas jusqu'aux disciplines mêmes qui étudient ces sociétés qui ne soient soumises aux mutations du temps; car les questions qu'elles leur posent ne peuvent que refléter les préoccupations de leur propre époque. Aussi, en plus d'être un axe de signification dans la compréhension des phénomènes humains, l'histoire constitue-t-elle un lieu de pertinence pour le savoir.

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

Trop longtemps portée à la synthèse descriptive, l'histoire gagne à utiliser les méthodes et les modèles d'intégration théorique proposés par les sciences sociales; c'est elle, en revanche, qui déblaie le terrain du passé lointain. Si la tyrannie de la chronologie et du document écrit a pu sembler un moment paralyser la discipline, elle l'a en même temps rompue à la prudence dans ses analyses.

Trop enclines à privilégier le présent ou le passé récent dans la dimension temporelle, les sciences sociales ont donné de certains phénomènes des explications contestables. Par exemple, en ignorant

l'existence de systèmes totalitaires au cours des époques antérieures pour y voir l'apanage du XX^e siècle. Or, bien que leur interprétation soit restée impressionniste et leur appareil conceptuel, non systématique, les historiens avaient déjà pressenti la parenté profonde entre certains régimes policiers modernes et ceux qu'avait imposés l'Inquisition, entre autres: pour être plus modestes que ceux du fascisme ou du stalinisme, les moyens de contrôle dont disposait l'appareil répressif d'alors étaient considérables pour l'époque, en plus d'être mis au service d'une volonté identique de pouvoir absolu et d'une même prétention à l'explication totale. La méconnaissance de l'histoire aura donc eu pour effet d'ériger en thèse le résultat d'une distorsion méthodologique et de transformer en opposition de nature ce qui n'était que différence de degré.

Mais l'évolution du questionnaire historique s'inscrit elle-même dans le temps. S'il est un sens à donner à l'histoire, c'est bien celui d'un élargissement constant des horizons temporels à partir de conceptions antérieures sans cesse renouvelées. L'historiographie deviendrait donc ainsi la forme ultime de l'historicisme...

IDENTITÉ COLLECTIVE ET FALSIFICATION DE L'HISTOIRE

Parfois définie comme la discipline de la description des faits mettant en jeu la mémoire, l'histoire a été opposée à la philosophie et à la science, basées sur la raison, ainsi qu'à l'art et à la poésie, fondées sur l'imagination. Pour être un peu courte, cette classification a toutefois le mérite de faire ressortir le rôle essentiel que joue l'histoire dans l'établissement d'une identité. Les collectivités amnésiques (il s'agit plus souvent d'amnésies induites que volontaires) sont exilées de l'évolution universelle vers le *no man's land* de l'insignifiance intemporelle: les femmes «au foyer», les Noirs «*where they belong*», les gais «dans le placard», les Canadiens français dans les limbes des peuples dits justement «sans histoire et sans littérature».

Aliénés, donc étrangers à eux-mêmes et à la société, les groupes sans passé ne peuvent prétendre «faire» l'histoire, c'est-à-dire modeler le présent et le futur. Aussi l'un des premiers soucis des mouvements d'émancipation est-il de replacer les «interdits d'histoire» dans le cadre du temps en retraçant un héritage jusqu'alors occulté; ce dont témoigne, par exemple, la ferveur des recherches historiques entreprises par les nations européennes soumises aux impérialismes du XIX^e siècle, et chez les peuples décolonisés du Tiers-Monde ou les marginalisés occidentaux actuels.

Tout autant que d'être un *savoir* fondamental, l'histoire satisfait donc, en étayant l'identité, un *besoin* fondamental. Fonction délicate car le risque est grand qu'en satisfaisant ce besoin essentiel, elle ne compromette sa propre crédibilité comme discipline. Par leur grossièreté même, les tentatives de récupération de l'histoire à des fins partisans font moins problème que le rôle thérapeutique qu'elle est souvent appelée à jouer; car si l'histoire fonde l'identité, comment ne pas être tenté de prêter à cette relation un caractère biunivoque et de se refaire une beauté «métaphysique» en changeant de passé?

Ainsi il y a quelques mois, Pékin s'indignait publiquement de ce que les nouveaux manuels d'histoire japonais osent présenter la conquête de la Chine par l'armée impériale dans les années 1930, non plus comme une agression mais comme un progrès. De leur côté, les écoliers polonais auront eu la chance d'être initiés très tôt aux vertus formatrices de l'approche historiographique, en apprenant de leurs professeurs la part héroïque du grand frère soviétique dans la libération de leur pays vis-à-vis du fascisme, et de leurs parents, sa complicité passive dans l'écrasement par les Allemands de la résistance polonaise à Varsovie.

Les exemples de falsification de ce genre sont légion. Plus l'épisode traité remonte loin dans le temps, plus la mystification a chance de réussir. L'étudiant anglais n'entendra parler qu'avec réserve

de l'échec britannique dans la guerre d'indépendance américaine, laquelle guerre sera, en dépit d'un esclavage persistant, élevée aux Etats-Unis au rang de révolution. Il n'est pas jusqu'à la Renaissance, époque de la plus grande cruauté judiciaire en Occident, qui ne continue d'être dite celle du triomphe de l'humanisme.

La culture populaire répand ces clichés avec une bonne foi aussi constante que celle des manuels scolaires. *L'Alamo* de John Wayne ne présente-t-il pas comme une libération la conquête impérialiste du Texas par des Américains qui y instaureront de surcroît un régime esclavagiste? Et les jeunes de 7 à 77 ans qui ont parfait leurs connaissances dans la délicieuse fréquentation des bandes dessinées n'ont-ils pas été soulevés d'indignation contre ces «diabes jaunes» de Boxers chinois que leur peignait *Le Journal de Tintin* dans une de ses histoires hebdomadaires?

Les orientations des bandes dessinées reflètent, en effet, avec un certain décalage, celles de l'historiographie officielle. Tandis que Jacques Martin justifie la suite de l'histoire en présentant comme un héros le collaborateur gaulois des Romains Alix, Goscinny et Uderzo exaltent jusqu'à la charge la résistance pourtant vouée à l'échec d'Astérix, son compatriote. Et la fresque idéalisée que dessinent de la société médiévale les auteurs du Chevalier Blanc et du Chevalier Ardent, pâlit à côté de la reconstitution brutale mais réaliste que donnent d'un monde de croisés cupides et de moines assoiffés de pouvoir, les créateurs de Ramiro et de Bohémond de Saint-Gilles.

Les historiens s'étant longtemps penchés sur les seules questions d'ordre politique, les partis pris les plus criants (car des groupes entiers furent simplement passés sous silence) ressortissent surtout à l'ethnocentrisme. Mais les préjugés de classe ne sont pas pour autant absents chez des auteurs qui, encore au XX^e siècle, continuent d'exalter, à l'instar d'Ashton et de Gaxotte, le sens artistique de la bourgeoisie industrielle du XIX^e siècle ou la générosité sociale de la

noblesse d'Ancien Régime! Point n'est besoin non plus d'insister sur le simplisme d'un certain marxisme qui croit supprimer les méfaits de Staline en rayant son nom des manuels scolaires.

Plus souvent qu'autrement interdites d'histoire, il arrive que les femmes suscitent des synthèses d'un semblable calibre scientifique. Chez un Gustave Welter, par exemple, dont l'*Histoire de Russie*, plusieurs fois rééditée, est élevée par la Petite Bibliothèque Payot au rang de «classique»: l'histoire entière de ce pays est expliquée par le caractère «féminin» des Slaves, soit leur inaptitude à l'action réfléchie et méthodique. Ce qui n'empêche pas l'auteur de saluer au passage les femmes de tête:

Messaline n'avait qu'un corps exigeant, Catherine II avait en outre un cerveau et — cas bien rare dans l'histoire des femmes — cet organe fonctionnait d'une façon absolument indépendante des faiblesses de la chair. Elle ne considéra ses amants que comme des donneurs de plaisir, jamais comme des donneurs de conseils. Ce n'est que la nuit qu'elle était du sexe faible. De jour, c'était un homme et un grand homme.

Il faut toutefois prendre garde de ne pas confondre systématiquement l'absence d'émotivité avec l'impartialité. C'est en termes fort posés qu'à l'encontre de Max Weber, Werner Sombart rendait compte de l'essor du capitalisme en pays protestants en invoquant... la chance et la supériorité raciale. En revanche, de dénoncer «les instincts animaux du peuple allemand» après la guerre de 1914-1918, n'empêchait nullement Jacques Bainville de prédire dès 1920 et avec une parfaite exactitude, les modalités d'éclatement du second conflit mondial.

L'HISTOIRE, UNE SCIENCE?

Si les réductionnismes des propagandistes de causes univoques et des thérapeutes de l'identité collective discréditent l'histoire en lui faisant jouer ce rôle de «cache-sexe» de l'idéologie que dénonce Marc

Ferro, ils soulèvent ultimement la question essentielle des fondements épistémologiques de l'histoire en tant que discipline.

En effet, comment est-il possible d'atteindre à une connaissance véritablement objective, c'est-à-dire à l'appréhension d'un *objet* qui existe en dehors de soi? Comment éliminer la subjectivité d'un processus cognitif qui passe nécessairement par un *sujet* connaissant?

Ce dilemme est en partie aussi celui des sciences de la nature puisque l'instrument de mesure altère la chose mesurée et qu'en physique, par exemple, l'évaluation des données est fonction de la position de l'observateur. Mais la difficulté s'accroît dans le cas des sciences sociales dont l'objet est plus mouvant et la méthode d'observation, plus récente. L'histoire qui partage avec elles le même objet d'étude que sont les sociétés humaines, doit relever le défi supplémentaire d'aborder celles-ci dans la fluctuation du temps.

L'élimination du sujet étant impossible, c'est par la conscience aiguë de son rôle actif dans le processus cognitif que passe au contraire une meilleure connaissance de l'objet. Démontrer le mécanisme interne qui préside à ce processus chez l'observateur devient ainsi la condition *sine qua non* de l'appréhension de la réalité extérieure. La multiplicité même des sujets connaissants est souhaitable dont les apports propres seront, par effet de contraste, mis en évidence et se décanteront pour faire place plus nette à l'objet. Le processus de la connaissance historique est donc avant tout historiographique.

Peut-il prétendre à une exactitude d'ordre scientifique? La question demeure ouverte.

L'histoire arrive à un point tournant de son histoire, celui qui devrait en effet marquer son entrée parmi les sciences pour lesquelles, selon la définition de Barraclough, «les résultats de la recherche s'additionnent de manière cumulative». Elle a à tout le moins franchi le seuil de ce que Lucien Febvre appelle l'«étude scientifiquement menée»; non seulement ses

méthodes d'analyse s'affinent-elles au contact des sciences sociales et de la technologie moderne, mais son objet même a changé qui n'est plus l'individu, mais les hommes en société dont l'étude ne peut être que scientifique.

L'histoire ne repose plus sur un simple parti pris de sens commun, tel que le voulait l'historicisme allemand. Sa rigueur ne tient plus tant au souci du fait exact que significatif, et sa méthode d'observation déborde maintenant le seul enregistrement passif d'un donné immuable pour devenir vérification de propositions explicites et systématiques. Comme pour les autres sciences, une part capitale est faite à l'intuition, mais c'est désormais celle qui déclenche l'hypothèse à confirmer plutôt que la généralisation impressionniste.

L'histoire n'a d'autre choix que d'être scientifique, ne serait-ce que pour asseoir sa propre crédibilité comme discipline et pour démonter les entreprises de mystification qu'on machine à ses dépens: depuis celle de l'oppresseur qui souhaite la supprimer pour effacer à travers elle la mémoire collective de victimes que pourrait tenter la révolte, jusqu'à celle de l'activiste qui la veut, au contraire, à ce point scientifique que ses lois contraignent inéluctablement à l'action.

Si l'histoire dédaigne de poursuivre le pari scientifique, elle se condamnera au même sort que celui de la bible: comme elle semble tout contenir, on continuera de tout lui faire dire.